

Jean-Baptiste Larouche (1891-1970) Le moulin du Ruisseau-Michel à Baie-Saint-Paul

Valentine Larouche

Numéro 87, automne 2006

Audace et ingéniosité : les Québécois et l'aviation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

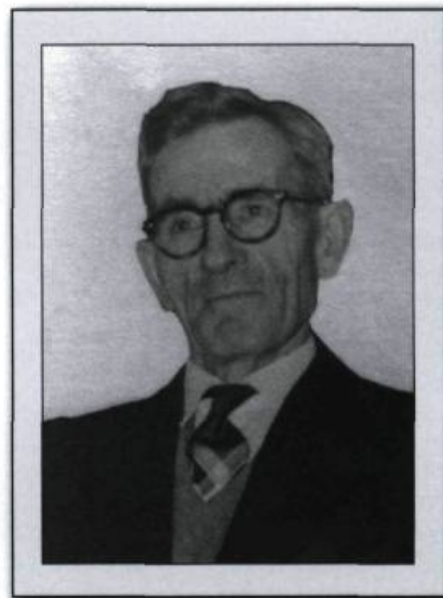
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larouche, V. (2006). Jean-Baptiste Larouche (1891-1970) : le moulin du Ruisseau-Michel à Baie-Saint-Paul. *Cap-aux-Diamants*, (87), 43–44.

Jean-Baptiste Larouche (1891-1970)

Le moulin du Ruisseau-Michel à Baie-Saint-Paul



Jean-Baptiste Larouche, décédé le 4 août 1970, à l'âge de 79 ans. (Archives de l'auteure).

Le moulin du Ruisseau-Michel a toujours suscité beaucoup d'intérêt à cause de son origine, son site, sa technologie et son architecture. Il a été peint par un nombre incalculable d'artistes, dont certains d'une grande renommée. Il aurait d'abord appartenu à la seigneurie de Beaupré. On trouve dans les archives du Séminaire de Québec, en date du 30 juillet 1716, un acte de concession par lequel ce dernier cède le moulin du Ruisseau-Michel à Augustin Boivin qui aurait été le premier individu à en être le propriétaire.

Il serait sans doute long et compliqué de relever tous ces documents d'archives pour faire une liste exhaustive des meuniers qui se sont succédé depuis cette date. Passons plutôt au XX^e siècle où l'on trouve un contrat démontrant que Johnny Larouche achetait de Joseph Simard, le 23 avril 1918, le lot 1360 avec un moulin à farine. Ledit Johnny Larouche avait quatre filles et huit fils et il achetait le moulin pour y établir l'un d'eux. C'est son second fils, Jean-Baptiste, qui a été désigné pour en hériter. Il a vécu de 1891 à 1970. Il s'est marié le 23 juin 1922 à Luce Simard (1886-1967). Ils ont eu deux filles, Colette et Valentine. Après avoir obtenu leurs diplômes d'enseignement à l'École nor-

male de Baie-Saint-Paul, elles ont continué leurs études à l'extérieur.

Le système hydraulique

Il y avait d'abord une écluse pour emmagasiner l'eau, puis des dalles qui amenaient l'eau dans un réservoir sur lequel était branché un tuyau d'environ deux pieds de diamètre et d'une centaine de pieds de longueur. Ce tuyau en forte pente amenait l'eau avec pression à la turbine qui faisait fonctionner les moulages qui moulaient le grain.

La plupart des moulins du Québec avaient une grande roue. C'est en 1936 que le meunier du Ruisseau-Michel en a fait installer une. Des experts en dynamitage avaient d'abord creusé un trou dans le roc en bordure du ruisseau. Cette roue d'environ vingt pieds de diamètre était installée à une cinquantaine de pieds du moulin. La même eau qui alimentait la turbine servait alors une deuxième fois en se déversant sur la grande roue. La roue était reliée à la turbine par une tige de fer ou sorte d'arbre de transmission. Cette grande roue construite et installée par des experts était considérée à l'époque comme un chef d'œuvre de précision. Ils avaient intelligemment conçu et réalisé ce double système hydraulique

complexe qui venait renforcer la puissance de la turbine. On disait même qu'il venait la doubler, ce qui permettait alors au meunier de répondre plus rapidement aux besoins de sa clientèle. À certaines périodes de pointe, c'est-à-dire surtout l'automne, le moulin fonctionnait tard dans la nuit et même jour et nuit.

Les installations : le malaxeur, le blutoir, le foulon et le concasseur à pierre

• Le malaxeur

Outre la moulange pour moudre ou concasser le grain, il y avait aussi un malaxeur qui pouvait mélanger une tonne de grain à la fois.

• Le blutoir

Il servait à séparer les écales de leur grain et à tamiser la farine à des degrés différents. Ce blutoir consistait en une grande armoire en bois de douze pieds et demi de longueur à l'intérieur de laquelle il y avait un rouleau de deux pieds de diamètre qui tournait sur lui-même et par lequel le grain passait. Ce rouleau était recouvert d'un tissu comportant quatre textures différentes. Selon l'épaisseur du tissu, dans le premier compartiment sortait la fine fleur, dans le deuxième une farine moins fine et dans les deux autres sortaient le son et finalement les écales.

• Le foulon

C'était une grande cuve en bois de forme rectangulaire dans laquelle il y avait deux blocs de bois en forme d'escalier d'une douzaine de marches d'un peu moins d'un pouce chacun. Ces deux blocs glissaient tantôt en avançant, tantôt en reculant chacun leur tour. Par cette trac-



Le moulin du Ruisseau-Michel à Baie-Saint-Paul. (Archives de l'auteure).

tion constante, le tissu, alors plongé dans l'eau de la cuve, était soulevé et retourné constamment. C'est ainsi qu'il foulait. Il y avait ensuite le procédé de la teinture qui se faisait en plongeant l'étoffe dans une grande cuve de fer remplie d'eau chauffée au feu de bois. Les deux couleurs en demande à l'époque étaient le marine et le noir. Après le séchage du tissu, la dernière étape était le pressage. Le produit final était de la grosse étoffe du pays qui servait à faire des vêtements chauds. C'était la version originale de ce qu'on appelle aujourd'hui les vêtements en laine bouillie si populaires de nos jours. Comme on peut le constater, nos ancêtres connaissaient la technique.

• Le concasseur à pierre

Après l'installation de la grande roue qui doublait la force du moulin, une puissante machine a été en opération pendant une dizaine d'années. Elle ne broyait pas le grain, mais la pierre pour les chemins. Cette pierre provenait de la carrière du meunier qu'il faisait exploiter par des experts en dynamitage. Elle était utilisée pour faire des travaux de voirie ou de terrassement. Elle était aussi moulue pour servir d'engrais ou d'insecticide.

Le commerce du grain

Le moulin, c'était à la fois une industrie et un commerce. Le meunier achetait alors le grain directement de divers grossistes : la Coopérative fédérée de Québec, Toronto Elevator, Cafétéria, Bosco & Bower, Alex Couture, Agro ltée, Nutribec ltée, etc. Il fallait en outre faire transporter ce grain par train ou par camion. Avant d'ouvrir un wagon de grain, le meunier devait d'abord aller payer à la banque le montant qui pouvait être de plus ou moins 2 000 \$ selon la sorte de grain. Le moulin, c'était aussi un hangar contenant un approvisionnement de différentes sortes de grains. En effet, la clientèle se composait non seulement de cultivateurs qui avaient besoin de grain pour nourrir leurs animaux de ferme, dont leurs chevaux, mais aussi d'éleveurs de poulets, de bœufs de boucherie ou de vaches laitières. Il y avait aussi des éleveurs de porcs, de dindes et de moutons. Le meunier savait que le menu, c'est-à-dire la sorte de grain variait selon les besoins. Aussi avait-il en sa possession ce qu'il appelait son livre de recettes, un grand cahier contenant les différentes formules pour faire les mélanges appropriés au malaxeur.

Gestion de l'entreprise

Il ne faudrait surtout pas sous-estimer l'attention constante que requérait



Jean-Marie Boivin, propriétaire du moulin de 1959 à 1991. (Archives de l'auteure).

l'entretien du système hydraulique et de la machinerie, entretien qui était essentiel au bon fonctionnement du moulin. Le meunier savait diriger et contrôler toutes les activités de son entreprise. Il rencontrait aussi, bien sûr, les fournisseurs de grain qui venaient lui offrir leurs produits et discuter du prix. Au cours des années, il a embauché plusieurs employés temporaires dont il avait besoin selon les périodes et selon les circonstances, mais son principal employé permanent a été Jean-Marie Boivin, un jeune orphelin qu'il a considéré comme son fils. C'est d'ailleurs lui qui lui a succédé lorsqu'il a pris sa retraite.

Il aimait son métier qui lui permettait de causer longuement avec ses clients qui attendaient parfois que leur grain soit moulu. C'était pour lui une sorte de rendez-vous pour communiquer avec tout un chacun. Il aimait son métier et il en était fier et heureux. Il était perçu par tous ceux qui l'ont côtoyé comme un homme doux, honnête et généreux.

Quant à l'épouse du meunier, elle n'a jamais agi comme meunière. Le moulin, c'était l'affaire des hommes. Cependant, son rôle consistait à rencontrer les fournisseurs de grain et à communiquer avec eux par correspondance ou par téléphone. Elle s'occupait aussi des comptes en souffrance. Elle avait fait ses études chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame. Elle avait de la facilité à rédiger et elle était sûrement qualifiée pour s'acquitter de cette tâche avec tact et

compétence. Elle avait enseigné pendant plusieurs années avant de se marier. Ce n'était pas encore l'époque des femmes de carrière.

Voici une petite anecdote. L'épouse du meunier avait appris le piano pendant de nombreuses années. Elle jouait de la musique classique, mais elle aimait beaucoup accompagner les gens qui chantaient, ce qui donnait lieu à des soirées entre amis où l'on interprétait les chansons des cahiers de l'abbé Émile Gadbois, très populaires à l'époque, et aussi, bien sûr les chansons d'amour à la mode du temps. Lors du puissant tremblement de terre de février 1925, le meunier et son épouse donnaient justement une de ces soirées entre amis. Après avoir ressenti la secousse, il paraît qu'ils ont remplacé les chansons d'amour par des cantiques pour terminer la soirée.

Aussi, le 12 mai 1930, en pleine crise économique, le meunier avait beaucoup hésité à acheter deux maisons parce qu'il craignait de ne pouvoir les payer en temps voulu à cause de la courte échéance de quatre ans. Son père, bon conseiller, lui avait dit : « Achète-les. Si tu as des problèmes, tu viendras me voir. » Donc, quand arriva l'échéance, le 12 mai 1934, il lui manquait un montant de 700 \$ que son père a alors payé. Le premier locataire de la plus grande des deux maisons versait un loyer de 4 \$ par mois. C'était une bonne maison avec de l'eau courante à la pompe... Elle a par la suite été transformée pour faire deux logements de cinq pièces.

Le moulin était en pleine activité lorsque le meunier l'a cédé, en 1959. Il s'est alors retiré dans l'autre maison avec son épouse où il a vécu une retraite bien méritée.

Le dernier meunier du moulin du Ruisseau-Michel a été Jean-Marie Boivin. Il y a vécu quelque 57 ans. Il en a été propriétaire de 1959 à 1991, période au cours de laquelle il a fait remplacer le système hydraulique par le système électrique. Il s'est marié à Lucienne Boivin, le 2 janvier 1960. Il aimait la musique et le chant et il a été membre de la fanfare de Baie-Saint-Paul pendant plusieurs années où il jouait de la clarinette.

L'ère des moulins à farine n'est pas terminée pour autant. Une autre meunerie connue sous le nom de Meunerie de Charlevoix est en mesure de répondre à la demande qui continue d'exister aujourd'hui tout comme hier. †

Valentine Larouche